

L'architecture : les empreintes du temps

Marc Grignon et Marie-Ève Bonenfant

Numéro hors-série, 2004

Québec : oeuvre du temps, oeuvre des gens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7621ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grignon, M. & Bonenfant, M.-È. (2004). L'architecture : les empreintes du temps. *Cap-aux-Diamants*, 35–40.

L'ARCHITECTURE : LES EMPREINTES DU TEMPS

PAR MARC GRIGNON ET MARIE-ÈVE BONENFANT

Une ville ancienne peut généralement se découper en secteurs qui, dans l'espace, reproduisent la structure de son développement dans le temps. Comme l'architecte Aldo Rossi l'a montré dans *L'Architecture de la ville*, il n'est pas nécessaire que survivent des bâtiments d'origine pour qu'on puisse déceler dans l'architecture d'un quartier l'empreinte de son histoire. La Piazza del Anfiteatro à Lucques en Italie est entourée de maisons médiévales qui empruntent la figure ovale d'un amphithéâtre antique disparu, mais dont elles utilisent les fondations. Wall Street à Manhattan, bordée de gratte-ciel, correspond toujours à la ligne du premier mur qui fortifiait la Nouvelle-Amsterdam, au XVII^e siècle. De cette manière, même lorsque les formes architecturales d'origine ne survivent pas en tant que telles, leur empreinte peut souvent se reconnaître dans les nouvelles générations de bâtiments, un peu comme si le tissu urbain était un immense palimpseste. Comme nous le verrons, Québec ne fait pas exception à ce principe.

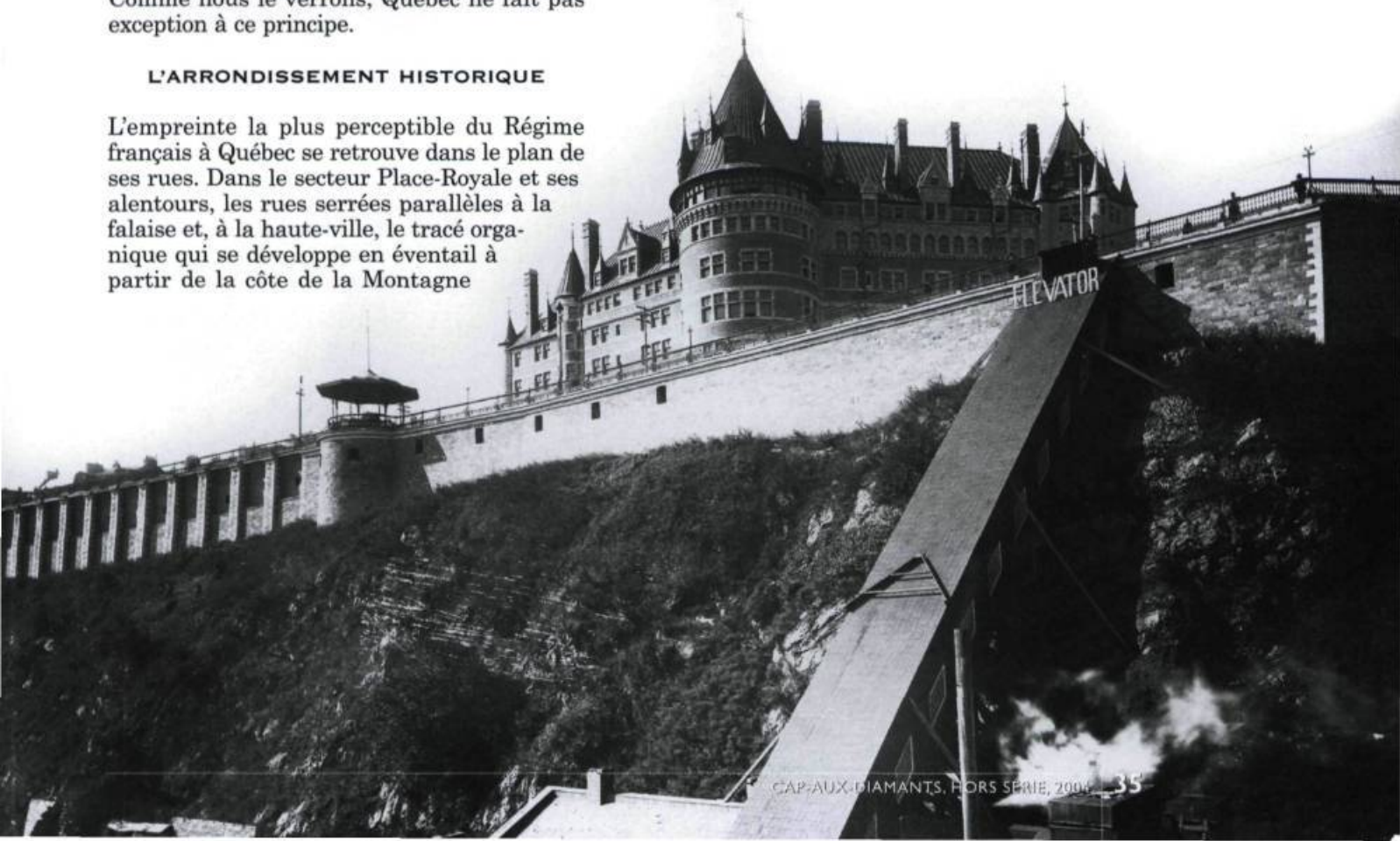
L'ARRONDISSEMENT HISTORIQUE

L'empreinte la plus perceptible du Régime français à Québec se retrouve dans le plan de ses rues. Dans le secteur Place-Royale et ses alentours, les rues serrées parallèles à la falaise et, à la haute-ville, le tracé organique qui se développe en éventail à partir de la côte de la Montagne

marquent toujours une profonde différence de caractère entre les deux parties de la ville. À la basse-ville, la maison Estèbe (1750), traversée par un passage voûté qui donnait originellement accès à la grève, ou les grands entrepôts de la fin du XIX^e siècle, situés entre les rues Saint-Pierre et Dalhousie, sont des indices qui évoquent de manière concrète le développement de l'activité marchande en bordure du fleuve Saint-Laurent.

À la haute-ville, les communautés religieuses occupent plusieurs des bâtiments les plus anciens de la ville, comme, au monastère des ursulines, l'aile Saint-Augustin (1687-1688) et l'aile Sainte-Famille (1686-1687 et 1713). La disposition de ces ailes à angle droit et leur plan avec corridor latéral établissent le schéma d'une cour carrée avec lequel la plupart des bâtiments ultérieurs du complexe ont dû composer. De la même manière, au Séminaire de Québec et au monastère de

■
Vue du Château Frontenac, du funiculaire et de la falaise. Cette dernière constitue une frontière physique entre les parties basse et haute de la ville, lançant un véritable défi aux piétons. Photo : Jules-Ernest Livernois, s.d. (Archives nationales du Québec à Québec).





Piazza del Anfiteatro, Lucques, Italie. La place a été dégagée par l'architecte Lorenzo Nottolini entre 1830 et 1839. Photo : Marc Grignon, 2003.

■ l'Hôtel-Dieu, on retrouve des bâtiments du XIX^e siècle développés à partir d'un schéma établi par les parties les plus anciennes.

L'espace urbain de la haute-ville change brusquement de caractère à la rue Saint-Stanislas, qui correspond à la ligne de fortification établie en 1693, par l'ingénieur Josée Dubois Berthelot de Beaucours. De cette ligne de fortification, il subsiste des vestiges de la redoute du cap Diamant (1693) dans la Citadelle, le cavalier du Moulin (1693) et la redoute Dauphine (1712). L'organisation plus régulière, quasiment orthogonale des rues à partir de ce point jusqu'à l'enceinte fortifiée illustre bien l'esprit rationaliste des ingénieurs militaires français et britanniques. L'agrandissement de la ville était envisagé, dès 1716, par Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry lorsqu'il proposait de déplacer la ligne de fortification plus à

■ Maison ouvrière, rue Laight, Sillery, deuxième moitié du XIX^e siècle. Plusieurs de ces maisons font encore partie du paysage urbain de Sillery. Photo : Marc Grignon, 2003.



l'ouest, à son emplacement actuel. La nouvelle enceinte, érigée à partir de 1745, a dégagé l'espace urbain qui a effectivement été occupé pendant le Régime anglais.

La maison urbaine, de par sa forte dépendance vis-à-vis le parcellaire, a dû s'adapter à une densification progressive de l'espace *intra-muros*. Les XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles ont chacun leur prototype – le corps de logis simple, le corps de logis double, et la maison londonienne – à travers lesquels on peut suivre la transformation de certaines caractéristiques de base. Mais c'est surtout en coupe que les traits les plus intéressants apparaissent. Par exemple, ce n'est pas tant la présence de lucarnes dans les toitures qui caractérise les maisons du Vieux-Québec que leur position très basse, souvent assises directement sur les murs de maçonnerie. Cette façon de faire est dictée par l'organisation de la partie habitable des combles, moitié incluse dans le carré de maçonnerie, moitié incluse sous la charpente. Ce demi-étage – nommé le surcroît – est rendu possible par un plancher



Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry, *Plan de la ville de Québec*, 1727. Le déplacement de l'enceinte à l'ouest permet d'agrandir l'espace *intra-muros*. (Archives nationales du Québec à Québec).

situé bien en dessous de la tête des murs et par une «charpente à chevrons portant fermes et à surcroît», avec son entrain retroussé distinctif. Cette charpente s'est imposée à la suite de l'incendie de la basse-ville, en 1682, même si elle n'était, à ce moment, qu'une façon parmi d'autres d'utiliser de manière efficace l'espace des combles. Avec l'abandon graduel des autres manières de faire et l'interdiction formelle de construire des toits à la Mansart, la charpente à surcroît a fini par s'imposer très largement. Au XIX^e siècle, on a continué à employer des toitures et des charpentes dont la hauteur permettait l'étage en surcroît, même si le courant néoclassique incitait à diminuer l'importance visuelle des toitures. On peut facilement identifier ce type d'arrangement intérieur en remarquant, dans la toiture, les lucarnes à la base, et dans la façade, la portion de mur significative qui reste au-dessus des fenêtres les plus hautes.

Finalement, les fortifications, dont les remparts, dégarnis de leurs glacis, ont été sauvés de la démolition grâce à l'intervention du gouverneur lord Dufferin, en 1874, illustrent un nouveau type de rapport à l'histoire que les sociétés modernes développent avec la révolution industrielle. Les nouvelles portes Saint-Jean, Kent et Saint-Louis, conçues à la fois pour évoquer la clôture des fortifications et dégager les rues, empruntent un style «seigneurial écossais» (*Scots Baronial*) que Dufferin et son architecte William H. Lynn favorisaient comme signe de leur attachement aux valeurs impériales britanniques. Les formes sont étrangères à la ville de Québec, mais elles contribuent à lui donner ce caractère pittoresque dont les résonances impériales sont claires à l'époque victorienne.

LES FAUBOURGS

Encore très lisible dans son architecture, la différence entre la ville fortifiée et ses faubourgs est une des caractéristiques les plus intéressantes de la ville de Québec aujourd'hui. Même si la première architecture des faubourgs, souvent en bois, a pratiquement disparu, ceux-ci conservent aujourd'hui une identité propre, fruit de leur développement particulier. Après un début assez lent, le faubourg Saint-Jean-Baptiste s'est développé à partir du lotissement de terres appartenant à l'Hôtel-Dieu, en 1783. Le tracé de ce premier lotissement se développe à partir de la rue Saint-Jean –



Escalier Lépine, Charles Baillairgé, 1882. Construit dans un style néoclassique, l'escalier de fer possède toujours l'arche originale à son pied. Photo : Josée Alain, 2004.



voie de circulation majeure dont le tracé irrégulier remonte au XVII^e siècle –, mais appliqué par ailleurs un schéma aussi orthogonal que possible.

Un élément qui devient rapidement caractéristique de l'architecture des faubourgs est le toit à la Mansart, en vogue dans les années 1870 à 1890. Cette forme bénéficiait de l'association à des modèles locaux prestigieux, comme l'Université Laval, avec son nouveau toit de 1875, et l'hôtel du Parlement (1877-1886), en plus de l'affection particulière de plusieurs architectes et clients pour elle, étant donné son origine française.

Le faubourg Saint-Roch, aux pieds de la falaise, est quant à lui parsemé d'anciennes manufactures entre lesquelles s'étendent ses quartiers résidentiels. De la petite maison ouvrière des années 1850-1860 jusqu'à l'immeuble locatif du début XX^e siècle, on y observe non seulement des exemples d'habitations de plusieurs époques différentes, mais aussi tout le processus de transformation qui mène de l'un à l'autre. Plusieurs maisons conservent, dans leur structure, leurs matériaux, la disposition des ouvertures, ou dans leur ornementation, les traces d'un bâtiment plus ancien qui a été agrandi. Inversement, les nouveaux types architecturaux, qui doivent s'adapter aux contraintes imposées par la forme des parcelles et des îlots, reprennent souvent des solutions mises en œuvre dans des immeubles plus anciens lors d'agrandissements.

On peut s'étonner de retrouver, à la limite du quartier Saint-Roch, un des plus vieux complexes religieux de la ville, l'Hôpital Général. D'abord établi par les récollets en 1620, le monastère a été reconstruit à partir de 1670 avant de passer aux religieuses hospitalières, qui l'ont transformé pour en faire un hôpital général à partir de 1692. Sa situation excentrique s'explique par le fait qu'en 1620, les

Maison Hamel-Bruneau. Ce cottage Regency, construit vers 1857, illustre le courant pittoresque du XIX^e siècle où un véritable dialogue prend forme entre l'architecture et la nature. Photo : Marc Grignon, 2003.



■ Maison, rue Nelson, quartier Saint-Roch, Québec. Une première maison, construite avant 1875, a été agrandie en 1938. Le tout a été rétabli en 1939 à la suite d'un incendie. Les ouvertures dans la partie centrale du rez-de-chaussée conservent l'organisation de la maison originale. Photo : Marc Grignon, 2003.

récollets anticipaient sur le développement de la ville projetée par Samuel de Champlain, Ludovica, qui n'a jamais vu le jour, alors que l'«Abitation» était un établissement pouvant être abandonné ou déplacé selon les besoins.

LA FALAISE

Un secteur particulièrement significatif de la ville, celui dont dépend en bonne partie son caractère, est celui de la falaise. À la fois trop raide et insuffisamment stable, elle se prête mal à la construction, mais ce secteur a néanmoins été l'objet d'aménagements importants visant à relier les différentes parties de la ville. À l'époque de Samuel de Champlain, l'unique voie d'ascension de la falaise était un petit sentier, tracé plus ou moins naturellement par l'écoulement des eaux de pluie. Vers 1660, ce sentier, aménagé et élargi, adopte définitivement le parcours que nous connaissons aujourd'hui comme la côte de la Montagne. Sa figure en zigzag représente la façon la plus simple de gravir la dénivellation séparant la basse-ville du Château Saint-Louis et des institutions religieuses.

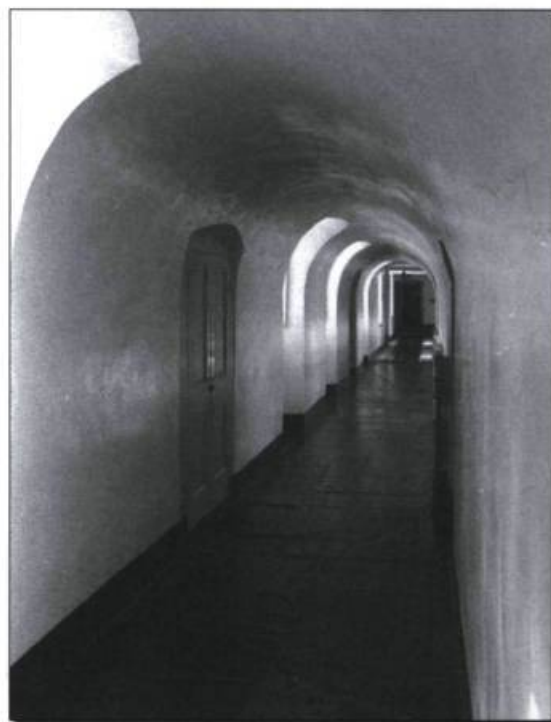
Aujourd'hui, les côtes, les escaliers, un funiculaire et un ascenseur publics constituent autant de manières différentes de traverser la falaise. Les escaliers Casse-Cou et Charles-Baillairgé, d'abord construits en bois, ont été les premiers à permettre une ascension plus directe de la côte de la Montagne. Au XIX^e siècle, deux autres escaliers en bois, Lépine et du Faubourg, ont été construits pour permettre la circulation entre les faubourgs Saint-Jean-Baptiste et Saint-Roch.

Au départ, si les escaliers publics étaient considérés comme des constructions strictement fonctionnelles, ils deviennent, à la fin du XIX^e siècle, des éléments symboliques qui affirment l'entrée de Québec dans la modernité. De 1882 à 1893, le remplacement des escaliers Lépine, du Faubourg, Casse-Cou et Charles-Baillairgé par des structures en fer et en fonte a permis d'afficher les possibilités d'un matériau moderne et de consacrer la victoire définitive de la ligne droite sur les parcours sinueux. Ces percées dans la ville étaient résolument dans l'air du temps.

En 1879, l'ascenseur Griffith a été le premier lien mécanisé entre la basse-ville et la haute-ville, permettant de franchir l'espace de la falaise sans déployer d'efforts. Ce premier système, mû par la vapeur, est à l'origine du funiculaire actuel. Rapidement devenu une attraction en lui-même, le funiculaire fait désormais partie intégrante du paysage urbain du Vieux-Québec.

LES ANCIENNES MUNICIPALITÉS

Au-delà des développements périphériques, comme Montcalm et Saint-Sacrement, on retrouve d'anciennes municipalités qui font maintenant partie de la ville de Québec, par exemple, Sillery, Sainte-Foy et Charlesbourg. Elles présentent, elles aussi, un bon nombre de traces de leur occupation ancienne. L'ancienne seigneurie de Sillery a connu une expansion importante au XIX^e siècle,



L'aile Sainte-Famille. Monastère des ursulines, Québec. Josué Dubois Berthelot de Beaucours, 1713. Le corridor longe les fenêtres qui donnent sur la cour. Photo : Marc Grignon, 2003.



La rue Couillard aujourd'hui. La position des lucarnes et des fenêtres supérieures dans ces maisons découle de l'existence d'un surcroît, une caractéristique remontant au XVII^e siècle. Photo : Marc Grignon, 2003.

avec le commerce du bois et l'industrie navale. L'occupation du territoire par les riches négociants, les marchands prospères et les ouvriers a considérablement marqué la trame urbaine et l'architecture de Sillery. L'importance de la population ouvrière se ressent encore aujourd'hui à la fois dans l'architecture, le lotissement et la toponymie. Nolansville, Bergerville et le faubourg de la côte de l'Église sont autant de quartiers ouvriers, développés au XIX^e siècle, pour loger la main-d'œuvre. Les maisons à toit mansardé ou à deux versants sont de petites dimensions et occupent des parcelles minuscules et peu profondes. De ce lotissement, il est résulté des quartiers où les maisons construites en bordure de la voie publique sont serrées les unes contre les autres, laissant peu de place à la végétation.

En contraste avec cette architecture modeste, les membres de l'élite occupaient de vastes domaines sur la falaise, en bordure de l'actuel chemin Saint-Louis. Ces villas pittoresques situées sur d'immenses terrains avec vue sur le fleuve ont été, pour la plupart, vendues à des communautés religieuses après le départ des familles anglaises à la fin du XIX^e siècle. Il reste aujourd'hui plusieurs témoins de cette architecture, comme la villa Benmore sur la propriété des Sœurs missionnaires d'Afrique, la villa Cataraqui, ou le parc du Bois de Coulange, dont la villa a aujourd'hui disparu.

Le développement de Sainte-Foy est intimement lié à celui de Sillery jusqu'à la toute fin du XIX^e siècle. Marqué également par une architecture pittoresque, le secteur de Sainte-Foy conserve d'importants témoins de la fin du XIX^e siècle, dont la maison Hamel-Brunneau. Ce cottage Regency témoigne de l'architecture de villégiature de sources britanniques, notamment avec sa galerie sur plusieurs faces, son grand toit pavillon, et sa position reculée par rapport à la voie publique.

Le paysage bâti de Sainte-Foy a été largement façonné dans la seconde moitié du XX^e siècle, lorsque sa vocation de banlieue a été bien établie. En effet, plusieurs paroisses ont été créées, et, avec elles, des quartiers résidentiels ont été développés à un rythme étonnant. Dans ce contexte, le bungalow, construit dans toutes les déclinaisons possibles, s'est avéré la maison unifamiliale privilégiée par les promoteurs. Toujours à Sainte-Foy, le campus de l'Université Laval, établi à la fin des années 1940, est aujourd'hui reconnu comme un ensemble architectural d'importance majeure dans l'affirmation de l'architecture moderne au Québec. L'ensemble formé par les pavillons Ferdinand-Vandry (1957), Alexandre-Vachon (1962) et Adrien-Pouliot (1962), tous de l'architecte Lucien Mainguy, imprime très tôt les idéaux modernistes de la Révolution tranquille dans le paysage architectural de la capitale.

Les traces de l'occupation ancienne de Charlesbourg, à la différence de Sainte-Foy ou de Sillery, se ressentent davantage dans le plan urbain que dans l'architecture. En effet,

Charlesbourg et le Trait-Carré en 1945. Photo : W.B. Edwards. (Archives de la Ville de Québec).



l'ancien cœur de la municipalité de Saint-Charles-Borromée, le Trait-Carré, a conservé un schéma d'organisation spatiale redevable à Jean Talon et développé par les jésuites au XVII^e siècle. Les terres de forme triangulaire ont été regroupées selon un plan rayonnant autour d'un centre occupé par l'église, son presbytère et une terre commune destinée au pâturage des bêtes. La réunion de ces terres donne une figure parfaitement carrée, et, au-delà de celle-ci, des champs de forme trapézoïdale ont été greffés pour former le village en étoile des jésuites. Ce lotissement initial a donné une configuration inhabituelle au parcellaire et au réseau viaire, qui sont encore bien perceptibles dans l'arrondissement historique du Trait-Carré. Ainsi, Charlesbourg constitue lui aussi un véritable palimpseste; les époques qui se sont succédé ont laissé leur marque dans le paysage bâti, et il est encore possible de lire, sous les différentes couches laissées par le temps, le plan en étoile particulier au village des jésuites.

Les exemples retenus ici pour esquisser un portrait de l'architecture de la ville de Québec à l'approche de son 400^e anniversaire révèlent que son développement a souvent pris en compte, même de façon inconsciente ou indirecte, les formes plus anciennes. Nous avons omis de parler de plusieurs édifices dont l'importance pour l'image de la ville ne fait aucun doute : la Citadelle, l'hôtel Château Frontenac, la cathédrale Notre-Dame, la cathédrale Holy Trinity, l'hôtel de ville et l'édifice Price, pour n'en nommer que quelques-uns. Cependant, les exemples retenus permettent d'affirmer que la reconstruction

Œuvres de Lucien Mainguy, les pavillons Ferdinand-Vandry (1957), Adrien-Pouliot (1962) et Alexandre-Vachon (1962), Université Laval. Photo : Marc Grignon, 2003.



Maison Estèbe, 1750, rue Saint-Pierre, Québec. La position des lucarnes à la base du toit et le bandeau au-dessus des dernières fenêtres indiquent la présence d'une charpente à surcroît. Photo : Marc Grignon, 2003.

d'édifices anciens est une voie moins intéressante pour assurer la cohérence de la continuité historique qu'une gestion intelligente du patrimoine existant et une attitude bienveillante face à la création architecturale actuelle. ♦

Marc Grignon est professeur au Département d'histoire/CELAT, Université Laval.

Marie-Ève Bonenfant est candidate à la maîtrise en histoire de l'art, Université Laval.

Pour en savoir plus :

André Charbonneau, Yvon Desloges et Marc Lafrance. *Québec, ville fortifiée du XVII^e au XIX^e siècle*. Québec, Pélican, 1982.

Marc Grignon. *Loing du Soleil : Architectural Practice in Quebec City during the French Regime*. New York, Peter Lang, 1997.

Luc Noppen, Claude Paulette et Michel Tremblay. *Québec, trois siècles d'architecture*. Montréal, Libre Expression, 1979.

Luc Noppen et Lucie K. Morisset. *Québec de roc et de pierres*. Québec, MultiMondes, 1998.

Georges Drolet. «The Mighty Empire of the Past : Lord Dufferin's 1875 Embellishment Proposals for Québec City». *Bulletin de la SEAC*, vol. 21, n° 1 (1996), p. 18-24.

Aldo Rossi. *L'architecture de la ville*. Paris, Livre & Communication, 1990.

